

ЕПИСТОЛАР



снимка: Антоанета Рובה
оформление: Теодора Цанкова

MUSIQUE, BONTÉ ET FOI DANS LE ROMAN

*BALLADE POUR GEORG HENIG DE VICTOR PASKOV*¹

Alexander Belikov

Université de Strasbourg (France)

MUSIC, KINDNESS AND FAITH

IN VICTOR PASKOV'S *A BALLAD FOR GEORG HENIG*

Alexander Belikov

University of Strasbourg (France)

alexander.belikov@hotmail.fr

Introduction

« Le dernier violon ». Ce titre alternatif pour le roman *Ballade pour Georg Henig* (Paskov 2021) de Victor Paskov est de notre invention et reflète notre impression du récit de l'auteur bulgare. Ce titre n'aurait rien d'une révélation prématurée : dès les premiers paragraphes du roman, nous sommes introduits quant au décès du personnage principal du récit, Georg Henig, ainsi qu'à son enterrement avec un violon, qui pourrait alors être valablement qualifié de « dernier ». En revanche, même si ce titre se rapporte directement à l'introduction et à la conclusion du récit, il est beaucoup plus discutable de supposer qu'il rendrait justice aux péripéties décrites entre les deux. Or, ces péripéties sont tout aussi importantes, sinon plus, que le dénouement auquel elles conduisent. Ce sont ces péripéties qui constituent le corps du roman et qui, pas à pas, en construisent les multiples dimensions du roman qui seront évoquées dans le présent devoir.

Les péripéties du roman se déroulent en Bulgarie, à l'époque de l'enfance de l'auteur : il est avéré que le récit comporte une part d'inspiration autobiographique. L'époque en question est celle du régime autoritaire communiste, et le milieu dans lequel évoluent les personnages

¹ Преводът на текста (дело на доц. д-р Миряна Янакиева) е поместен в поредицата „Международен филологически форум“: < <https://philol-forum.uni-sofia.bg/muzika-dobrota-vyara-belikov/> >.

est Sofia, la capitale de la Bulgarie, plus précisément un quartier pauvre de celle-ci. La pauvreté et la misère seront immédiatement placés au premier plan du récit comme les principaux antagonistes du récit. Or, ces éléments qui dégradent les êtres humains se retrouvent immédiatement confrontés à d'autres éléments qui, au contraire, les élèvent : la musique, la bonté et la foi.

Georg Henig est luthier, il confectionne des violons de tailles et de sonorités différentes ; le père du narrateur, qui est l'enfant Victor (adulte dans les paragraphes d'introduction), est trompettiste. La musique constitue leur gagne-pain et les rapproche dès le début du roman, le père de Victor souhaitant faire fabriquer un huitième de violon à son fils pour qu'il devienne musicien à son tour. Dès lors, cependant, débutent les péripéties liées à la lutte de chacun contre la pauvreté et la misère, faites d'actes de bonté, de travaux à l'établi du luthier et de communions spirituelles. L'enchevêtrement est complexe, tout en s'appuyant à chaque fois sur des contraintes à la fois simples et réelles, comme l'absence de documents officiels ou des voisins mesquins et cruels. Tout en nous accordant sur le fait que la musique, la bonté et la foi jouent tour à tour des rôles prépondérants dans cet enchevêtrement, nous allons nous interroger sur les rapports que ces éléments (traduits en actions des personnages) entretiennent entre eux.

Dans une première partie nous nous efforcerons de détailler les rapports multiples entre la musique et la bonté qui se retrouvent illustrés tout au long du récit ; il convient d'établir que la musique dans le présent devoir verra sa compréhension étendue à la notion de la création artistique en général. Nous verrons dans une deuxième partie dans quelle mesure la bonté et la foi sont deux qualités qui ne vont pas nécessairement de pair ; profondément liés au contexte de l'époque, ces deux éléments propres à l'être humain font l'objet par Victor Paskov d'un traitement spécifique que nous nous emploierons à expliciter.

I. La musique, sujet de controverse entre les personnages

Qu'est-ce qu'un « maître » ? Dès la première visite du narrateur-enfant chez Georg Henig, la question se pose abruptement lors de la visite inopinée du maître Franta, un ancien apprenti de Henig qui avait ouvert sa propre lutherie dans un autre quartier de Sofia. Présenté par Henig comme un « bon maître », il est toutefois aussitôt disqualifié par le père du narrateur-Victor, qui dit que Franta « n'est même pas un maître » (Paskov 2021: 34).

a. La bonté comme clé de la maîtrise

Nous l'apprenons surtout des échanges entre le père de Victor et Georg Henig auxquels assiste le narrateur-enfant : lorsque Henig lui demande ce qu'il fait lorsqu'un client lui commande un violon, Marin (ainsi se prénomme le père de Victor) lui répond innocemment : « Tu fais un violon » (Paskov 2021: 102). Il est alors aussitôt corrigé par le vieux luthier, qui lui détaille sa démarche qui consiste à faire connaissance avec le client, à lui parler, afin de mieux comprendre quel violon lui conviendrait le mieux. Cette démarche, fondée sur l'empathie, expliquerait au moins partiellement en quoi Henig surpasse ses deux apprentis (ou quelle vertu il n'aura hélas jamais su leur transmettre) : il fait inmanquablement preuve de bonté dans son art. Cette bonté se retrouve de plus dans le rapport que Henig entretient avec le bois qui lui sert à fabriquer des violons : il lui parle, comme s'il s'établissait entre l'artisan et le matériau une complicité qui, seule, permettait la fabrication de véritables instruments de musique de qualité.

La réalité décrite dans le roman, cependant, nous apprend que la maîtrise de lutherie n'a pas empêché l'isolement et la pauvreté de Henig, alors même que la lacune que nous venons d'établir n'a pas empêché ses deux apprentis de parvenir au succès professionnel.

b. La musique, une affaire en or

Franta, ou Frantov, et Vanda sont deux anciens apprentis de Georg Henig. C'est lors des visites successives de Victor et de son père chez eux pour confirmer l'identité de Henig que nous sommes introduits véritablement à ces personnages, qui s'avèrent d'un soutien complètement nul dans l'affaire du nouveau passeport pour leur ancien maître. Nous apprenons ainsi que pour eux, le succès de leurs entreprises passe avant tout le reste : le peu de temps nécessaire pour témoigner auprès des autorités est pour eux un sacrifice inacceptable. Plus tard, c'est aux instruments du vieux maître qu'ils s'intéressent, encore une fois manifestement pour le gain qu'ils représentent dans leurs ateliers.

Toujours est-il que ces deux apprentis ne tombent vraisemblablement ni dans la misère, ni dans l'isolement et la solitude qui ont failli avoir eu raison de Georg Henig. Leur insensibilité ne les empêche pas de vendre leurs instruments.

En revanche, de la qualité des œuvres de Georg Henig, notamment de son *viola d'amore*, nous pouvons tirer la conclusion que l'auteur du roman défend ardemment l'idée que sans bonté, il n'y a pas de chefs d'œuvres. Des instruments, il y en a ; du son musical, ils en

produisent, or ce n'est que lorsque sont réunies des « mains en or » d'un maître et la bonté d'un homme que des sommets musicaux inégalés sont atteints.

c. La musique, une voie vers des sommets divers

Vis-à-vis de la musique, il n'y a pas ou presque pas de consensus entre les personnages quant à son but ultime et aux possibilités qu'elle offre d'exploiter. Ainsi, si les parents de Victor sont tombés d'accord que leur fils allait devenir musicien comme son père et son grand-père, ils nourrissaient à son égard des ambitions probablement différentes : nous apprenons aussi que, sans se dissimuler à ses sujet, la mère de Victor espérait que son fils devint un virtuose à la fois riche et réputé, qu'il tire ses parents de la pauvreté relative dans laquelle ils habitaient et les ramène au rang de famille aisée car elle-même en était originaire. D'une certaine manière, elle partageait les aspirations des maître Frantov et Vanda : la musique devait être pour son fils une voie vers le succès matériel avant tout. Nous assistons cependant à une remise en question progressive de la nécessité du succès matériel au fur et à mesure que le roman avance : le vieux luthier, Georg Henig, devient pour l'enfant Victor un exemple de modestie et de bonté inconditionnelle, ce à quoi même les parents de Victor ne pouvaient prétendre, égarés qu'ils nous sont présentés autour de leur querelles de buffet. Au moment du dénouement du récit, Georg Henig présente à tous les autres personnages du récit un autre sommet auquel aucun d'entre eux n'avait pu s'attendre, pas même Victor qui avait pourtant appris à connaître le luthier : il décide de fabriquer un violon pour Dieu.

II. La foi, un élément distinct de la bonté, une façon d'être oublié

Lorsque la question de la foi est abordée dans le récit pour la première fois, c'est à travers l'ignorance de Victor que nous apprenons la profonde piété de Georg Henig. Ce contraste n'est pas une simple coïncidence : les connaissances de l'enfant reflètent le milieu dans lequel il grandit. Or, il s'avère que le milieu dans lequel grandit Victor est dénué d'enseignement religieux ou même de l'enseignement d'une foi quelconque.

a. Un milieu dépouillé de foi

Il convient ici de détailler davantage le contexte de l'époque dans laquelle se déroule l'action du roman : le pays avait changé de régime politique mais ce régime politique imposait également des changements radicaux au niveau de la culture, de la société et de la pratique religieuse. Plus spécifiquement, le régime communiste revendiquait une doctrine qui venait

remplacer la religion dans toutes ses manifestations, à la fois dans les esprits et dans les coutumes populaires. La religion n'entraîne guère dans l'enseignement public et sa pratique était devenue sujette à des répressions de la part des organismes de l'état. Du fait de ces circonstances, il devient plus simple de comprendre de quelle manière Victor savait aussi peu sur la religion quand Georg Henig lui en parlait.

Leur écart initial de perception religieuse est même radicalement opposé au départ : Victor dit nettement à Henig : « Tu sais bien que Dieu n'existe pas. (...) » (Paskov 2021: 91). Cette position athéiste est la position officielle du régime en place, celle qui est enseignée dans les écoles. Il convient à ce moment-là de souligner que Victor affirme cela sans penser à mal, c'est même plutôt lui qui pourrait avoir l'impression d'apprendre quelque chose au vieux luthier. De plus, nous apprenons plusieurs paragraphes plus tard qu'au sein-même de sa famille, l'existence de Dieu est un sujet sensible : pour ses parents, si Dieu existait, alors « nous ne serions pas actuellement là où nous en sommes » (Paskov 2021: 94).

Cependant, c'est précisément au sujet de la pauvreté que la discussion entre Victor et Georg Henig atteint le niveau d'une controverse : le premier croit qu'il est pauvre alors que l'autre lui affirme le contraire. Nous apprenons assez vite que les deux personnes parlent de choses différentes : l'enfant Victor pense immédiatement à la pauvreté matérielle alors que le vieux luthier essaie de lui inculquer la notion de richesse morale. Or, nous comprenons en parallèle que cette richesse morale, qui pourrait notamment être caractérisée par la bonté, est déjà inculquée à Victor par ses parents qui, bien que confrontés à la misère, persistent à se montrer bons dans leur manière d'être et de vivre. La foi, en revanche, semble être un sujet tabou à leur table.

b. La bonté ou la richesse morale face à la pauvreté matérielle

La poursuite de la suffisance matérielle est située au cœur du roman *Ballade pour Georg Henig* en même temps que l'auteur nous montre comment, de temps à autre, assez rarement, les gens parviennent à tourner leur esprit vers d'autres priorités comme l'intégrité morale ou la créativité musicale. Pour démontrer à quel point la lutte contre la misère est prégnante dans le récit, il suffit de rappeler que c'est dans cette optique que le père de Victor et Georg Henig se sont rencontrés de nouveau après des années passées dans l'indifférence la plus commune de l'un vis-à-vis de l'autre. Marin voulait fabriquer un buffet pour sa femme parce que sa femme, blessée dans sa fierté par leur niveau de vie pauvre, avait fini par blesser à son tour la fierté de son mari, qui pourtant était satisfait de leur vie commune au départ. Georg Henig ne manquera

pas de rappeler à Marin toute la vanité de son entreprise, cependant il est indéniable que c'est le hasard de cette vanité qui aura fait que les chemins des hommes se croisent. C'est la bonté de Marin, en revanche, qui l'a décidé à sauver le vieux luthier de sa situation précaire voire mortelle.

Cette bonté, cependant, n'est aucunement passée inaperçue par Georg Henig, qui essaiera d'abord d'en expliquer l'importance à Victor (« Toi, pas pauvre ! (...) Peut-être quartier pauvre mais toi, pas pauvre » (Paskov 2021: 93)) puis finira par le démontrer au père comme au fils, notamment grâce à l'exemple contraire de ses deux anciens apprentis (« Toi avoir vu, Marin, qu'est-ce que c'est être pauvre ? (...) Se rappeler ! jamais être pauvre comme Franta et Vanda ! » (Paskov 2021: 259)).

Il est difficile, en revanche, d'ignorer que l'état d'esprit de Henig et de la famille de Victor semblent nous être présentés comme des exceptions au sein du quartier où ils habitent. Le roman nous décrit plusieurs familles au départ et introduit un autre ménage qui cependant ne dure guère longtemps dans le quartier. Ces habitants, parents comme enfants, nous sont présentés comme tout autant de personnes blessées dans leur fierté par la misère omniprésente. Loin de faire preuve d'actes de bonté, la plupart de ces personnes finissent par ériger la pauvreté matérielle en quelque chose de partagé et donc de sacré, d'inviolable. Lorsque le père de Victor déclare son intention de fabriquer un buffet pour sa femme, c'est lui et toute sa famille qui font l'objet d'un rejet méprisant de la part des autres habitants. Pendant la lecture de la fabrication du buffet, il peut sembler opportun de s'interroger : qu'arrivera-t-il au père et à la mère de Victor si la fabrication du buffet échoue ? L'humiliation subie aurait-elle alors raison de leur bonté, de leur richesse morale ?

C'est peut-être un risque dont Georg Henig était conscient lorsqu'il essayait de tempérer l'humeur de Marin, affairé chez lui sur l'établi destiné à fabriquer le buffet. Le vieux luthier comprenait à la fois la vanité de l'entreprise de Marin et le danger que son échec pouvait représenter.

Nous pouvons cependant nous demander en quoi la confection du *viola d'amore* par Henig est différente de la fabrication du buffet de Marin.

c. Le buffet et le *viola d'amore*, deux établis semblables, deux objectifs différents

Marin fabriquait le buffet pour sa femme, mais aussi et surtout pour sa fierté meurtrie. Lorsque Georg Henig a pris la décision de fabriquer un dernier violon, il ne souhaitait pas le faire par fierté, il n'avait pas l'intention de prouver quoi que ce fût à quiconque dans son

entourage. Il l'annonça immédiatement sans ambiguïté à Victor : « Violon pour Dieu » (Paskov 2021: 162).

Or, ce qu'il convient de souligner, c'est que les deux objets reçoivent une grande part d'attention dans le récit : l'auteur n'hésite pas à fournir des descriptions détaillées quant à leur processus de fabrication, et le moment où ils sont achevés sont pareillement mis en avant dans le récit. Le buffet ramené devant la maison de Victor est décrit comme s'il s'agissait d'une gigantesque boîte à musique, un objet de vénération, une idole. Le *viola d'amore*, en revanche, bien qu'il soit décrit également dans son apparence, il fait l'objet d'une longue tirade de son créateur, Georg Henig, à l'adresse notamment de ses deux apprentis, dont l'on pourrait croire qu'il a presque honte : « Georg Henig avoir rien appris à vous, moi beaucoup regretter » (Paskov 2021: 257). Il explique au même moment pourquoi son violon n'est pas destiné à l'Homme, mais à Dieu : « Homme avoir oublié aimer soi-même » (Paskov 2021: 258).

Ainsi, le roman illustre ouvertement deux voies morales prédominantes à son époque ; la voie du succès matériel semble par ailleurs emporter l'approbation de la majorité, puisque c'est tout le quartier qui se réunit pour assister à l'arrivée du buffet. Il n'y a cependant aucun doute que l'autre voie, celle de la recherche spirituelle, de la foi, de la communion, emporte l'approbation de l'auteur, qui intitule et consacre son roman au personnage qui a décidé de fabriquer un violon pour Dieu.

Conclusion

C'est seulement après avoir lu le roman *Ballade pour Georg Henig* et réfléchi sur son sens en profondeur que nous nous rendons compte de l'importance de l'utilisation du terme « ballade » dans le titre du récit. Traditionnellement, la ballade est un chant décrivant les aventures d'un héros, souvent traversant de nombreuses situations périlleuses et venant à bout de l'adversité. Dans le présent récit de Victor Paskov, le héros est sans aucun doute Georg Henig, le vieux luthier tchèque, qui se retrouve à affronter le déclin de sa vie à Sofia, mais aussi le déclin matériel général dont la majorité du peuple semble être victime à l'époque. La musique est son gagne-pain jusqu'à sa retraite mais les sommes qui lui sont versées sont miséreuses et le vieil homme, qui n'a aucune famille, aucun soutien à Sofia, se retrouve seul et dépérit lentement.

Lorsque, par la bonté d'un musicien et de son fils, il est momentanément sauvé et alors que sa dignité lui semble être rendue, il doit faire face à de nouveaux malheurs : des voisins irascibles et cruels, des apprentis ingrats et profiteurs. Loin cependant de les condamner, Georg Henig ne se sépare jamais de sa bonté et trouve son réconfort dans sa foi envers Dieu. Ces deux

aspects de sa personnalité, ces deux forces de caractère, il s'emploie du mieux qu'il le peut à les transmettre à ses bienfaiteurs et surtout au jeune Victor qui a encore toute sa vie devant lui. Il convient de dire qu'il n'a réussi qu'en partie : des années plus tard, le narrateur-enfant, ayant grandi, se rappelle du vieux luthier qu'il a connu avec tendresse, mais ne peut réprimer un sentiment de révolte envers Dieu, qui aurait selon lui « bâclé le monde en six jours » et « laissé passer les erreurs les plus odieuses » (Paskov 2021: 285).

C'est cependant à la conclusion du roman que l'auteur semble donner au lecteur un indice que la boucle semble pouvoir être bouclée : à travers son art, l'art de l'écrivain, en réalisant un livre, le narrateur-adulte semble se sentir en mesure de pouvoir au moins engager de nouveau la discussion avec Dieu lorsque son heure viendrait pour le rejoindre. Ainsi, là où la bonté viendrait au secours de l'art et là où la foi viendrait au secours de la bonté, l'art pourrait peut-être venir au secours de la foi et renouer le dialogue entre le créateur et le Créateur, entre l'Homme et le bon Dieu.

Bibliographie

Paskov 2021: Paskov, V. Ballade pour Georg Henig. Trad. Marie Vrinat-Nikolov. Editions de l'aube, 2021.